

MÉTÉO

Un samedi de grand soleil sur les massifs

» Les amateurs de la Coupe Icare vont être gâtés aujourd'hui et surtout demain. Le soleil va briller partout sur les massifs isérois ce samedi, avec des températures qui flirteront avec les 20 °C à 1 000 m d'altitude. Dimanche après-midi, quelques pluies éparses sont attendues malgré tout en Chartreuse et Vercors, ainsi que lundi, où quelques flocons tomberont au-dessus de 2 700 m. Mais à l'horizon, le temps devrait rester sec les deux prochaines semaines.



VILLARD-DE-LANS

Un Grand parcours de randonnée alpine les 8 et 9 octobre

» Le week-end des 8 et 9 octobre, le Comité départemental de l'Isère de la Fédération française des clubs alpins et de montagne (FFCAM) organise le Grand parcours de randonnée alpine à Villard-de-Lans. Il s'adresse à des marcheurs ayant l'habitude de randonner en montagne et souhaitant pratiquer des randonnées plus techniques et s'y perfectionner sur des itinéraires souvent hors sentiers et/ou sur des terrains escarpés. Plus d'infos par mail à : gp-ralp@ffcam38.com

LA MONTAGNE | EN ISÈRE

ENGINS | Louis Potié et Jean Cadoux ont fait partie de l'expédition originelle qui a découvert la célèbre cavité et atteint les -1000 mètres à l'été 1956

« Au gouffre Berger, on était un peu zinzins »



Louis Potié et Jean Cadoux, réunis hier à Grenoble, évoquent la formidable épopée de cette équipe dont ils rappellent l'aventure humaine bien plus que l'exploit. « On était jeunes, un peu inconscients parfois sur certains passages (comme à la bien nommée "vire-tu-oses"), mais certains avaient de l'expérience, comme Fernand Petzl ; lui, c'était l'homme qui savait. » Photo Le DL/J.-B.V.

En août 1956, Jean Cadoux et Louis Potié faisaient partie de l'expédition -1 000, au gouffre Berger. 60 ans après, ils n'ont rien oublié de cette épopée marquée d'abord par « l'esprit d'équipe » dont ils témoignent des valeurs qui unissaient ces pionniers.

Il y a bien évidemment la grande histoire. Celle qui a fait la "une" de tous les médias à l'été 1956 lorsque des hommes atteignirent pour la première fois 1 000 mètres sous terre. Et il y a celle des hommes qui l'ont vécue, autosurnommés « les fadas » ou « équipe de voyous », dixit Potié. On trouvait là un garagiste, un ingénieur, un cordonnier, un géologue « qui se foutait totalement de la géologie au Berger, sourit de lui-même Louis Potié. Il y avait beaucoup d'étudiants pour la masse avec quelques personnes et gens sérieux ! » « On avait l'esprit d'aventure et on se disait "pourquoi aller chercher dans des pays étrangers ce que l'on a sous nos pieds ?" », relate Jean Cadoux.

« On avait froid, il faisait humide mais on rigolait… »

Depuis 1941, le réseau des Cuves de Sassenage avait été bien exploré du bas « et on butait sur un passage infranchissable. L'eau en sortait mais on ne savait pas si elle venait de Saint-Nizier ou de Sornin ». Quelques expéditions plus tard, Jo Berger fit donc "La" découverte. « Quand on rentre dans un trou, on ne sait pas s'il va s'arrêter 10 ou 1 000 mètres plus loin, rappelle Louis Potié. Au Berger, on a fait 15 mètres, puis 50, 200… »

Et, trois ans après avoir posé leurs pas dans ce trou, c'est donc 1122 mètres sous terre que ces hommes finirent par descendre. Ces Grenoblois, longtemps snobés par les "nobles" spéléos parisiens et lyonnais - « une époque croquignole ! » -, mirent même une barrière fermée à clé à l'entrée du gouffre : « Mais un jour, Jo l'avait oubliée chez lui. Il est donc reparti à Grenoble et il est remonté avec des outils pour casser la serrure, car il l'avait perdue. » Leurs yeux fourmillent d'anecdotes quand ils évoquent cet été 1956 où cette incroyable équipée apporta 3 tonnes de matériel dans le gouffre !

« Cette année-là, on est resté entre dix et dix-sept jours consécutifs dans le gouffre. Au bout d'une heure, t'es trempé, il fait froid (5 °C), humide, nos habits n'avaient rien d'étanche, on était un peu zinzins… Pour se tenir chaud, on s'enduisait même de saindoux ! Et puis, tu perds la notion du temps, tu fais des cycles de 12 heures rythmés par la fatigue ou la faim. Mais on tenait le coup parce qu'on était entre amis et qu'on rigolait bien. De toute façon, au Berger, on n'a jamais cherché la gloire. » C'est elle qui vint à eux à -1 000 m. *Paris Match*, *Life* (USA) et tant d'autres, « ça nous faisait bien rire, il y avait plein de journalistes qui, excusez-nous (sic), racontaient un peu n'importe quoi parfois ».

Cet été de tous les superlatifs signa pourtant la fin de leurs expéditions communes sous terre. « Il marquait surtout les limites d'une expédition aussi lourde. Il faut bien se rappeler que l'on descendait (et remontait) avec des échelles que l'on fabriquait nous-mêmes… »

Dans les entrailles karstiques, dans ces puits qui portent le nom de ces défricheurs, des hommes (et quelques femmes) ont écrit ensemble, notion sur laquelle ils insistent, une page unique de l'histoire montagnarde dont le livre n'est pas fermé (lire "L'info en +"). « Rendez-vous compte qu'il n'y a que 700 mètres de distance entre le siphon et les Cuves de Sassenage. Le mystère reste entier. »

Jean-Benoît VIGNY

La petite histoire d'une grande photo…



Cette photo de Jean Lavigne et Jean Cadoux a fait le tour du monde des médias. « En fait, Jean Lavigne s'était réfugié sous cette cape pendant que les autres continuaient à œuvrer dans la cavité, explique Cadoux. Je lui ai dit : "Eh, moi aussi j'ai froid et je suis trempé !" Je l'ai rejoint un petit moment pour me réchauffer. Et c'est à ce moment-là qu'a été prise la photo. » Photo DR

L'INFO EN +

LE GOUFFRE BERGER
Le gouffre Berger atteint la cote -1 122 m. Il a été découvert par Jo Berger en mai 1953.

UNE CAVITÉ SOUMISE À RÉGLEMENTATION
C'est la mairie d'Engins qui réglemente l'accès au gouffre Berger, interdit du 1er novembre au 31 mai de chaque année pour des raisons de sécurité.

UN LIVRE POUR L'HISTOIRE
Louis Potié a compilé témoignages, archives et photographies pour produire, en 2016, un ouvrage historique remarquable (très peu diffusé malheureusement) de 300 pages, qui relate "l'histoire d'une équipe, de 1941 à 1956".

UNE EXPLORATION PROMETTEUSE CET ÉTÉ PAR DES SEYSSINOIS
Le club des Furets jaunes de Seyssins poursuit depuis deux ans sa quête de nouveaux réseaux sur le plateau de Sornin. Et cet été, ils ont réussi à désobstruer une entrée qui s'est avérée être la deuxième du gouffre de la Fromagère, puisqu'ils ont réussi la jonction après 400 mètres de verticalité dans de grands puits, dont l'un de 70 mètres. « Cette découverte a nécessité 54 sorties, souligne Vincent Franzi. Nous avons fini par rejoindre la rivière souterraine à -400 mètres » de cette cavité baptisée "D35", « parce qu'il s'agit simplement du 35e trou exploré dans une zone ! Avec cette entrée, nous avons ouvert une nouvelle porte, mais il faut encore suivre les couloirs… »
Il souligne aussi : « Avec la rivière sans étoiles et la rivière écumante, la rivière de la Fromagère constitue le triptyque qui mène au siphon terminal des Cuves. » C'est donc une avancée majeure dans ce réseau labyrinthique que les Furets jaunes ont accomplie. Et qu'ils poursuivront évidemment.

Avec le film "Engistoire", des jeunes habitants racontent leur commune « où l'on dit que nous avons une jambe plus courte que l'autre car le village est tout en pente ! »



Manon et Erwan Durand ont fait partie des jeunes cinéastes qui ont tourné un documentaire sur leur village d'Engins, aidés par l'association "Reg'arts". Ils présentaient leur film la semaine dernière à la bibliothèque Kateb-Yacine de Grand'Place. Photo Le DL/J.-B.V.

C'est un village qui ne ressemble à aucun autre sur le plateau du Vercors. Pas de station de ski, pas de tourisme, de restaurant, de commerce, d'hôtel, simplement quelques sentiers de randonnées qui s'échappent plus haut, vers la Molière et le Sornin. 500 habitants (à peine plus qu'en 1841) dont la vie a changé en 1966 lorsque la route sinueuse qui menait au Vercors, depuis Sassenage, a cessé de traverser le village pour épouser une courbe de niveau plus bas, afin de faciliter le transport pour les Jeux olympiques de 1968. Engins s'est ainsi retrouvé en cul-de-sac d'une route que seuls les habitants et quelques randonneurs empruntent désormais.

Dans "Engistoire", c'est ce XXe siècle que racontent les jeunes et leur caméra, guidés par l'association "Reg'arts" de Vincent Desestret. Un village d'Engins dont la classe unique comptait 45 enfants dans les années 60 ! Mais aussi quatre bars. Un village où l'on trouve désormais de néoruraux qui travaillent à Grenoble et des agriculteurs dont l'un vit encore sur la terre battue.

« On est aux portes de Grenoble, mais ce sont deux mondes différents »

« Chez l'un d'eux, dit Vincent Desestret, on lui avait demandé de couper l'eau du robinet pour le son. Mais il nous a répondu qu'il ne pouvait pas car c'est l'eau d'une source qui coulait en permanence chez lui… »

Manon et Erwan Durand, 19 et 14 ans, ont grandi ici, « heureux » enfants, « un peu isolés » lorsque sonne l'adolescence. « On dit souvent qu'Engins, c'est un trou paumé, un village où on a une jambe plus courte que l'autre pour tenir car c'est tout en pente. Ou qu'il y a plus de vaches que d'habitants. »

Mais Engins, que seul le gouffre Berger a fait sortir de l'ombre, c'est évidemment bien plus que l'histoire d'une cavité. « C'est un petit village, on se connaît tous, explique Manon. On a beau être aux portes de Grenoble, ce sont deux mondes différents. Ici, l'air est frais, respirable. »

« Et ce qu'on voulait montrer à travers le film, renchérit Erwan, c'est qu'Engins, ce n'est pas seulement un bout de route avec quatre maisons. »

« Ici, on y vit bien »

Alors, ils ont franchi les seuils, gagné la confiance des habitants avant de les interroger. Et d'entendre ce que fut la vie des générations précédentes, entre rigueur de l'agriculture, insouciance des années 60 et souvenirs de 1944, lorsqu'une dame raconte ce jour de juin où elle vit partir son père encadré par les Allemands pour ne jamais plus le revoir.

Engins, coin paumé ? Erwan : « Je sais déjà que c'est là que je veux construire ma maison. » Comme ses parents, grands-parents, arrière-grands-parents. « Parce qu'ici, dit-il, on y vit bien ».

J.-B.V.